

Dislocation ? Thématization ? Le rapport *parole-langue* repensé

Pablo KIRTCHUK-HALEVI

*Es absurdo imaginar que hombres que no
llegaron a la palabra lleguen a la escritura*

Los Inmortales, J. L. Borges

La dislocation serait un procédé au cours duquel un élément est déplacé, le plus souvent «à gauche», de la position qu'il occupe normalement dans l'énoncé (Lambrecht 1987). Il en ressort une différence formelle, mais aussi sémantique et pragmatique par rapport à l'énoncé non marqué par cette dislocation. Nous voulons ici proposer une approche autre que cette présentation traditionnelle.

1. Français

Nous commencerons par reconsidérer quelques énoncés en français présentés et analysés récemment par Claire Blanche-Benveniste (2002). Ces énoncés à élément disloqué ont été classés en quatre types, reproduits ici avec les étiquettes correspondantes. Ces exemples sont excellents ; aussi resterons-nous au plus près de ces données en citant plusieurs de chaque type – dont au moins un exemple en français contemporain et un provenant d'un stade antérieur – pour asseoir notre propre vision des choses.

Type A. Thématisation, topicalisation, topique repris, etc. dislocation à gauche :

A1. *Chaque client, on fait quelque chose de particulier.*

A2. *Li quens Rollant, il est mult irascut.*

À ce type, appartiennent aussi des énoncés où l'élément disloqué l'est sans préposition :

A3. *Il est garagiste. Moi, les garagistes, je me méfie.*

Type B : dislocations à droite :

B1. *Les femmes, tout le temps elles ont travaillé, les femmes.*

B2. *On nous en demande, des taxis*

B3. *Elle'e menaçante, maman ga* (Héroard 1606, ap. Blanche-Benveniste 2002)

Type C : "moi je"

C1. *Moi je trouve ça formidable.*

C2. *Et moi je vous soutiens que mes vers sont fort bons* (Molière, *Le Misanthrope*).

Type D : sujet lexical lourd (disloqué à gauche)

D1. *Un homme, quand il a fini sa journée, il rentre chez lui*

D2. *Un noble, s'il vit chez lui dans sa province, il vit libre*

Deux principes sous-tendent cette classification avec l'interprétation qui l'accompagne :

1. Il y a une construction canonique, syntaxiquement établie, par rapport à laquelle le locuteur déplacerait un élément. C'est là la dislocation. Elle peut se faire soit «à gauche» de l'énoncé soit «à droite» de celui-ci, mais l'élément en question n'occupe cette position que suite à un déplacement.

2. Les faits prosodiques ne comptent qu'à partir de leurs représentations graphiques. Aussi, la virgule représente une pause qui distingue un type d'énoncé (C) des autres, mais la longueur de la pause n'est pas pertinente pour l'analyse, puisque c'est le même moyen graphique – la virgule – qui note toutes les pauses à l'intérieur du même énoncé. Les données intonationnelles et phonétiques ne sont pas pertinentes non plus, puisqu'elles ne sont ni notées ni transcrites, l'analyse se faisant sur un texte écrit.

Or les faits linguistiques tels qu'il émergent à partir des exemples cités plus haut semblent infirmer ces deux principes, ce que je m'attacherai à démontrer maintenant. Pour ce faire, seront examinés chacun des types A-D sus-mentionnés.

A. Soit A3. Supposons que *Il est garagiste. Moi, les garagistes, je me méfie* résulte de la transformation de “Je me méfie des garagistes” par dislocation de *je*, puis de *les garagistes*. Il en résulte qu’au départ, sur le plan énonciatif-hiérarchique, le thème est le sujet du verbe, *je*, alors que son complément est *les garagistes*. Autrement dit – premier écueil – *et* le sujet *et* le complément auraient tous deux été avancés en tête d’énoncé. Ce sont donc plusieurs opérations et non une seule: construction d’un énoncé à ordre SVO, ensuite dislocation d’un élément, puis d’un autre, puis rangement respectif de l’un par rapport à l’autre en tête d’énoncé. En outre de cette complexité, bien excessive pour une tournure spontanée, ceci est démenti par les faits, dans la mesure où même la graphie présente deux énoncés: (a) *Il est garagiste*; (b) *Moi, les garagistes, je m’en méfie*. Dans (a), *garagiste* n’est pas sujet mais prédicat. Au niveau énonciatif-hiérarchique, c’est la nouveauté, c’est-à-dire le rhème. Dans (b), on reprend le même terme – certes, sous la forme générique *les garagistes* – et puisqu’il est déjà connu, il ne peut plus être rhème: dès lors, il est un des thèmes du nouvel énoncé. Il est même l’élément nécessaire à la cohésion entre (a) et (b), ce qui n’est possible que s’il est rhématique dans le premier et thématique dans le second. Or en (b) il y a un thème supplémentaire: *Moi*. Sur le plan énonciatif, tout ce qui suivra se rapportera à ce thème-là: *Moi* est donc le support et tout le reste l’apport (Pottier 2000), cet apport pouvant s’analyser lui-même en support, *les garagistes*, et apport – *Je me méfie*. Il en va de même pour A1: *Chaque client, on fait quelque chose de particulier* ne résulte pas de la transformation de “On fait quelque chose de particulier pour chaque client”, par dislocation en tête d’énoncé de *chaque client*. Dès le départ le support est *Chaque client*, tout le reste étant l’apport. Même chose pour A2: *Li quens Roland, il est mult irascut*. Le locuteur a placé les éléments d’emblée dans la position qu’ils occupent. Il n’y a dislocation ni dans un cas ni dans l’autre: la structure des énoncés au départ est celle que l’on voit à l’arrivée.

D’ailleurs, ceci est démontré par le fait que dans ce type, l’élément «disloqué» peut l’être sans préposition. Car à supposer qu’il y ait dislocation et, en plus, ellision de la préposition, cela deviendrait encore plus complexe et donc contradictoire aussi bien avec le but communicationnel de l’opération qu’avec le contexte linguistique où elle s’utilise et avec les circonstances où on la rencontre. Il s’agit de transmettre des messages de façon immédiate, en temps réel, dans des contextes dialogaux de registre plutôt informel et dans des circonstances à fort taux d’affectivité et de spontanéité (cf. aussi Bolinger 1986). En termes saussuriens cela relève donc de la *parole* par excellence, et se trouve à l’opposé de la complexité que

nécessiteraient en termes d'opérations intellectuelles, y compris de calcul grammatical (et donc d'énergie et de temps), une dislocation voire *des* dislocations successives avec re-ordonnement des éléments disloqués les uns par rapport aux autres avec, en plus, ellision de la préposition. Si la préposition n'est pas là, c'est qu'elle n'y a jamais été, simplement parce que c'est par une composante pragmatique, le thème, que l'énoncé commence, et non par une composante syntaxique, par exemple un complément prépositionnel.

Venons-en aux faits prosodiques. Dans *Moi, les garagistes, je me méfie*, la représentation graphique laisse penser que la pause après *moi* et celle après *les garagistes*, identiques entre elles, sont identiques aussi à celle qu'il y a, par exemple, après "un cahier" dans : "Sur la table il y a un cahier, un livre et un crayon". Or ceci est faux : une vérification expérimentale montrerait que la pause pouvant séparer un thème en tête d'énoncé du reste de l'énoncé est susceptible d'être plus longue que celle qui sépare les éléments dans une suite d'éléments coordonnés de fonction égale. De surcroît, il en va de même pour la courbe intonative : celle qui caractérise le thème en tête d'énoncé est différente de celle qui caractérise un chaînon dans une suite d'éléments coordonnés de fonction égale. Dans le premier cas, en français (c'est encore plus clair en espagnol, en hébreu et en quechua, et tout prête à penser qu'il en va de même pour beaucoup d'autres langues) chaque thème est susceptible de décrire une courbe montante vers un sommet intonatif, alors que la partie non thématique de l'énoncé décrit une courbe descendante. Ce n'est pas le cas pour un chaînon dans une suite d'éléments coordonnés. Chaque thème en tête d'énoncé est susceptible de décrire une courbe intonative semblable à celle de l'interrogation, alors que le reste de l'énoncé est proche de la courbe propre à l'assertion voire l'exclamation.

Si la pause et/ou la montée intonative propres au thème ne se réalisent que rarement, elles sont présentes en toile de fond – tout comme une consonne finale peut ne se réaliser que si le mot suivant commence par une voyelle, c'est-à-dire dans une infime minorité des cas, produisant alors ce que la grammaire française appelle liaison. Le phonème consonantique est bel et bien là, bien que son allophone statistiquement le plus courant soit zéro. Il en va de même pour la pause et la courbe intonative propres au thème : elles sont bel et bien présentes en puissance même quand elles ne se réalisent pas en pratique, alors qu'une pause après un indice du sujet qui n'est pas thématique, puisque ce n'est qu'un clitique préfixé au verbe, est impossible, cf. : *Moi ? Je pense que...* en face de **Je ? pense que...* Les phonèmes intonatifs et prosodiques étant des phonèmes à part entière – il

n'apparaît donc pas nécessaire de parler d'intonèmes ou prosodèmes – ils ont aussi des allophones, dont zéro.

Les deux approches : énonciative-hiérarchique et intonative-prosodique, semblent démontrer que ce que l'on décrit comme une « dislocation » n'est en fait qu'une variante atténuée de la modalité question-réponse : le thème est l'équivalent de la question, le rhème – de la réponse. Vu sous cet angle, l'élément sur lequel porte chaque question ne résulte pas d'une dislocation, déplacement ou topicalisation, mais constitue bel et bien un élément premier, auquel viendra répondre un autre énoncé. Pour mieux les saisir, on représentera les choses avec des points d'interrogation et d'exclamation : (I) *Moi ?* (II) *Les garagistes ?* (III) *Je me méfie !*. Il est impossible d'obtenir le même effet avec le contraire, cf. *(I) *Moi !* (II) *Les garagistes !* (III) *Je me méfie ?* ou bien *(I) *Moi ?* (II) *Les garagistes !* (III) *Je me méfie ?* ou bien encore (I) *Moi.* (II) *Les garagistes.* (III) *Je me méfie !* ou toute autre permutation. Lorsqu'on analyse des énoncés parlés en fonction de leur représentation écrite, on est induit en erreur, prêtant à des démarches où le cognitif et son expression linguistique sont immédiatement et iconiquement liés un caractère élaboré, abstrait et complexe qu'elles n'ont pas. Autrement dit, on voit dé-placement là où il n'y a que placement. Ce sont les carences de la graphie d'une part, la primauté attribuée à tort à la *langue* (surtout écrite) d'autre part, qui induisent en erreur et mènent à voir des transformations au niveau syntaxique (« dislocation ») ou pragmatique (« topicalisation ») là où il n'y a ni l'une ni l'autre.

B. Soit B1 : *Les femmes, tout le temps elles ont travaillé, les femmes.* La partie *Les femmes, tout le temps elles ont travaillé* est à analyser selon le modèle cité précédemment : (I) *Les femmes ?* (II) *Tout le temps elles ont travaillé !* Quant à la deuxième occurrence de *les femmes*, c'est une reprise du thème initial mais cette fois avec intonation plate par rapport à (II), qui de ce fait renforce la rhématicité de celui-ci. On a donc : (I) *Les femmes ?* (II) *Tout le temps elles ont travaillé !* (III) *Les femmes.* C'est le cas des structures que l'on peut représenter ainsi :

T/q(ι)-R/r(ε)-T/a(α) : Thème/question/courbe interrogative–

Rhème/réponse/courbe exclamative-Thème/assertion/courbe affirmative.

B2. *On nous en demande, des taxis.* Là encore, *des taxis* n'est pas un rhème mais un thème repris, tout comme *les femmes* dans la deuxième occurrence précédemment. La seule différence est que *des taxis* n'est pas expressément mentionné en tête d'énoncé, mais sous-entendu : soit par le contexte déictique, soit par le co-texte discursif. Il n'est possible de fournir

une analyse cohérente de B4 que si l'on voit dans cette phrase la suite d'un énoncé précédent, auquel il serait la réponse. [(I) *Des taxis ?*] (II) *On nous en demande!* (III) *Des taxis*. L'occurrence attestée de *Des taxis* n'est pas une dislocation mais une reprise du thème, en apposition et spécification lexicale au morphème grammatical *en*.

B3. *Elle'e menaçante, maman ga*: C'est la même analyse qui s'impose: soit "maman grande" est le thème initial sous-entendu dans le contexte déictique, soit c'est un thème énoncé précédemment dans le discours, ainsi: (I) [(Regard du locuteur vers maman grande, qui la pose ainsi en thème) / (Regard interrogatif de l'interlocuteur qui en même temps se rapporte à maman grande, accompagné ou non d'une question explicite) *Et elle ?* / Question explicite de l'interlocuteur: *Comment est maman grande ?* / *Et maman grande ?*] / (II) *Elle est menaçante!* (III) *Maman grande*.

C. Soit C1: *Moi je trouve ça formidable*; C2: *Et moi je vous soutiens que mes vers sont fort bons*. Il n'y a pas dislocation parce que le pronom-sujet mis en tête d'énoncé en est simplement le sujet explicite et non pas emphatique. A preuve, il n'y a pas de pause entre le sujet explicite et le verbe, qui commence par un indice personnel. La transcription de C1 serait [mwaʃtʁuvsafo:ʁmi'da:blə], alors que si l'énoncé appartenait au type A, elle serait ['mwa:ʃtʁuvsafo:ʁmi'da:blə] (cf. aussi Durand 1946). Dès lors que le français perd les suffixes personnels, cf. lat. *am-o*, *ama-s*, *ama-t*, c'est la forme oblique du déictique personnel qui marque les accords verbaux. Dès qu'il n'y a pas de pause ni de changement de ton dans la courbe intonative, il ne faut voir dans ces énoncés que des phrases verbales non-marquées du type 'X Vb_x Y' (X = actant₁, Y = actant₂, Vb_x = verbe principal portant la marque d'accord avec l'actant₁). Le type C est donc à écarter du débat ponctuel sur la « dislocation », mais il fait une contribution de taille au débat de fond qui le sous-tend: la construction qui le caractérise découle de l'influence décisive des évolutions phonétiques sur la structure morphosyntaxique, montrant bien que c'est la *langue* qui s'élabore à partir de la *parole* et non pas le contraire. J'y reviendrai.

D. Soit D1: *Un homme, quand il a fini sa journée, il rentre chez lui*; D2. *Un noble, s'il vit chez lui dans sa province, il vit libre*. Il est dit « à sujet lexical lourd », et il y aurait « dislocation en tête ». Or il s'explique par l'analyse que l'on a faite à propos de C1. : *Un homme* est à la fois sujet et thème, et s'il y a reprise par pronom personnel, ce n'est qu'en apparence, puisque ce pronom n'est qu'un indice sans lequel le verbe est difficilement acceptable. "Un homme, quand a fini sa journée..." est agrammatical, et "un

homme, quand il a fini sa journée, rentre chez lui” est marqué pour la même raison. Il serait acceptable s’il était contigu au sujet lexical, cf. *Un homme rentre chez lui*, mais dès lors qu’il y a une incise, la distance discursive - autrement dit les éléments qui ont pu s’introduire entre le sujet lexical et le verbe - d’une part, le temps discursif écoulé entre les deux d’autre part, font que le verbe nécessite un indice personnel d’accord avec le sujet, soit /i(1)-/. De même dans D2. *Un noble, s’il vit chez lui dans sa province, il vit libre*. La variante **Un noble, si vit chez lui dans sa province...* est agrammaticale, alors que *Un noble, s’il vit chez lui dans sa province, vit libre*, a la syntaxe des proverbes, synchroniquement marquée, cf. *Qui vivra, verra*.

Une comparaison avec d’autres langues romanes ne servirait ici qu’à montrer *a contrario* la spécificité du français : ayant perdu les syllabes finales, le pronom personnel jadis autonome y devient indice personnel lié, clitique, quasi préfixé. L’espagnol, le portugais, l’italien, ne connaissent pas cet état de choses parce qu’ils ont gardé intactes les syllabes finales servant d’indices personnels suffixés.

Une comparaison typologique translinguistique, en revanche, permet de découvrir des invariants qui éclairent d’une façon nouvelle la question traitée.

2. Comparaison typologique

HÉBREU BIBLIQUE

*h*²-²*res*] *ʔ*²*šer ʔatt* *šokēb* *ʕl-ej-h* ↑]

ART.DÉF-terre REL 2SG.M coucher.PART.SG.M sur-PL-3SG.F

l^e-*k* *ʔ*^e-*tnen-n*h ↓]]

à-2SG.M 1SG-donner.IMPF-3SG.F

“La terre sur laquelle tu es couché – c’est à toi que je la donnerai.”
(Gen 28, 13)

š^e*kem be**n- i* ↑] *h*²*š*^e*q-o* *na*^p*e*^š-*o* *be*-*bitt- kem* ↓]].

Siquem fils-3SG désirer.PF.QAL-3SG.F âme-3SG.M En-fille-2PL.M

“Siquem, mon fils – son âme s’est éprise de votre fille.” (Gen 34, 8)

*w*²-*h*²-*ʔ*^{iš} *m*ⁱ*k* ↑]l-*o* *bet* *ʔ*^e*lohīm* ↓]]

et-ART.DÉF-homme Michée DAT-3SG.M maison Dieu-PL

“Et l’homme Michée – il avait un oratoire.” (*Litt.* à lui une maison de Dieu) (Jud. 17, 5)

j^ehūdō]] *ʔattō* ↑] *j-odū-kō* *ʔh-εj-kō* ↓]]
 Judah 2SG.M 3PL.IMPF-remercier.QAL-2SG.Mfrère-PL-2SG.M
 “Judah : toi – tes frères te remercieront.” (Gen 49, 8)

kull-anū ↑] *b^en-εj* *ʔiš* *ʔεhōd nōhnū* ↓]]
 tous-1PL fils-PL.CNST homme un nous
 “Nous tous – [nous sommes] fils d’un [seul] homme.” (Gen 42, 11)

HÉBREU CONTEMPORAIN (Kirtchuk-Halevi, locuteur)

ha-ḥabila ↑], *na-sim* *ʔot-ah* *po* ↓]]
 ART.DÉF-paquet 1PL.FUT-mettre.QAL 2ACT-3SG.F ici
 “Le paquet, on va le mettre ici.”

ARABE CLASSIQUE (Wright, III, § 120)

zayd-u-n ↑] *ʔi^f-a* *ʔila-yh-i*
 Zayd-NOM-DÉF arriver.PASS.PF-3SG.M vers-3SG.M-GÉN
bi-kitāb-i-n ↓]].
 LOC-lettre-GÉN-DÉF
 “Zayd, on lui a apporté une lettre.”

QUECHUA de Santiago del Estero, Argentine (Kirtchuk-Halevi ms.)

trincheras ↑], *yayku-q* *ka-ra-nku* *caballu-s-pi* ↓]
 fêtes champêtres entrer-PTCP être-PRÉT-3PL cheval-PL-LOC
punchaw-an ↓]].
 journée-INSTR
 “Les fêtes champêtres, on s’y rendait à cheval, de bonne heure.”

BADAGA (Pilot-Raichoor, *Actances* 5, 1991 : 98)

“L’organisation de la visée communicative qui s’exprime par des variations dans l’intonation [...] et des modifications de l’ordre syntaxique joue un rôle très important dans cette langue que nous ne pouvons appréhender qu’à travers son oralité [...] il y a souvent, en tête d’énoncé, des éléments thématiques sans marque (asyntaxique) [...] repris par des substituts précisant leurs fonctions.”

KANNADA (Bhat, ap. Dixon 1994 : 144)

- (1) *ko:lu maḍakege ta:gi eraḍu tuṇḍu a:yitu*
 bâton.NOM pot.DAT taper.PRÉT deux parts devenir
 “Le bâton, il a tapé sur le pot et s’est cassé en deux.”
- (2) *maḍakege ko:lu ta:gi eraḍu tuṇḍu a:yitu*
 pot.DAT bâton.NOM taper.PRÉT deux parts devenir
 “Sur le pot, le bâton a tapé et il s’est cassé en deux.”

ESPAGNOL d'Argentine (Kirtchuk-Halevi, locuteur de langue maternelle)

- (1) *Dec-i-le lo que quier-a-s* ↓].
 dire-IMV.2SG-3SG.3ACT PR.N REL vouloir-SUBJ-2SG
 “Dis-lui ce que tu voudras.”
- (2) *Vos* ↑, *dec-i-le lo que quier-a-s* ↓/↓].
 2SG dire-IMV.2SG-3SG.3ACT PR.N REL vouloir-SUBJ-2SG
 “Toi, dis-lui ce que tu voudras.”

FRANÇAIS (Blanche-Benveniste 2002)

- A1. *Chaque client* ↑], *on fait quelque chose de particulier* ↓]].
 A2. *Li quens Rollant* ↑], *il est mult irascut* ↓]].
 A3. *Il est garagiste* ↓. *Moi* ↑], *les garagistes* ↑], *je me méfie* ↓/↓]].
 B1. *Les femmes* ↑], *tout le temps elles ont travaillé* ↓], *les femmes* ↓]].
 B2. *On nous en demande* ↑], *des taxis* ↓]].
 B3. *Elle'e menaçante* ↑], *maman ga* ↓]]. (Héroard, 1606)
 C1. *Moi je trouve ça formidable* ↓]].!
 C2. *Et moi je vous soutiens que mes vers sont fort bons* ↓]].!
 (Molière, *Le Misanthrope*)
 D1. *Un homme* ↑], *quand il a fini sa journée* ↑], *il rentre chez lui* ↓].
 D2. *Un noble* ↑], *s'il vit chez lui dans sa province* ↑], *il vit libre* ↓].
Mon voisin ↑], *il est toujours malade* ↓] (23b, Di Cristo p. 211)
Mon voisin ↑? *Il est toujours malade* ↓]]. (23a, Di Cristo p. 211)

ESQUIMAU (Tunumiusut-Inuit, Menecier 1991, Lazard *ibid.*)

- (1) *piniaqtu-p iqni-ni pitaatta-mi tuni-va-a*
 chasseur-ERG fils-son.ABS couteau-INSTR donner-2ACT-il>le
 “Le chasseur gratifie son fils d'un couteau.”
- (2) *piniaqtu-p iqni-mii pitaatta-q tuni-ip-pa-a*
 chasseur-ERG fils-son.ALL couteau-ABS donner-DER-2ACT-il>le
 “Le chasseur donne le couteau à son fils.”
- (3) *piniaqtu-q iqni-mii pitaatta-mi tuni-si-vu-q*
 chasseur-ABS fils-son.ALL couteau-INSTR donner-DER-2ACT-il>le
 “Le chasseur remet un couteau à son fils.” ou plutôt : “Le chasseur, il donne à son fils un couteau.”

BASQUE (Soule, Coyos 2002)

- Haurr-e-k zopa-ø ja-n-ik due*
 enfant-PL.DÉF-ERG soupe-ABS mange-PF-RÉS AUX (*ukan*)
 “Les enfants ont déjà mangé la soupe.”

Zopa-∅ haurr-e-k ja-n-ik due
 soupe-ABS enfant-PL.DÉF-ERG manger-PF-RÉS AUX (*ukan*)
 “La soupe, les enfants l’ont déjà mangée.”

Haurr-ak zopa ja-n-ik dira
 enfant-PL.DÉF.ABS soupe-ABS manger-PF-RÉS AUX (*izan*)
 “Les enfants, la soupe, ils l’ont déjà mangée.”

Pette-k liburu-a-∅ eman d-u Maddi-ri
 Pierre-ERG livre-DÉF-ABS donner AUX (*ukan*) Marie-DAT
 “Pierre a donné le livre à Marie”

Pette-∅ liburu-a-∅ eman-ik d-a Maddi-ri
 Pierre-ABS livre-DÉF-ABS donner-RÉS AUX (*izan*) Marie-DAT
 “Pierre, il a donné le livre à Marie.”

Tous ces énoncés se conduisent de manière analogue à celle que l’on a vue pour les énoncés français au chapitre précédent : ce n’est ni de l’ergatif ni de l’antipassif. C’est de la pragmatique et non pas de la morphosyntaxe. C’est donc une confirmation typologique de notre vision.

3. Discussion

Comment l’entreprise indispensable – et relativement novatrice pour ce qui est du français, hormis quelques exceptions notables comme Frei (1929) puis des travaux très récents comme Morel et Danon-Boileau (2001) et Bouvet et Morel (2002) – qui consiste à analyser la «*langue parlée*», n’aboutit-elle pas, alors que ce sont de linguistes chevronnés qui s’y attèlent ? C’est que le syntagme «*langue parlée*» est vrai et faux à la fois : c’est bien de la *langue* qu’il s’agit et non pas de la *parole* ; mais ce n’est de la *langue parlée* que jusqu’à un certain point. Or c’est la *parole* qu’il faut analyser, non la *langue* – qu’elle soit écrite ou «*parlée*».

En effet, plusieurs méprises, en apparence méthodologiques, mais en vérité conceptuelles, sont à signaler qui mènent à une analyse erronée des faits.

1. L’analyse de la «*langue parlée*» se fait essentiellement à partir de sa représentation écrite et non pas à partir de sa transcription phonétique. Dans les cas – rares – où l’on en fait une, celle-ci ne marque ni les courbes intonatives ni les données prosodiques telles les différents types de pauses. Ces carences sont inscrites dans les gènes mêmes de l’API si on peut dire, car elles n’ont été comblées que dans sa version de 1989. D’ailleurs, ceci n’a pas été véritablement intégré, puisque lorsqu’on transcrit l’intonation, on ne transcrit pas le reste des phonèmes mais on les orthographie, et ceci est vrai

autant pour le système de transcription adopté par Bolinger, etc., que pour celui adopté par Hirst et Di Cristo, etc. Inconsciemment, jusqu'ici, même les linguistes qui sont attachés à l'intonation ne sont pas parvenus à lui attribuer le statut qui lui revient.

Or on le sait, la terminologie traduit, conduit et parfois induit : elle traduit une conception, conduit à certaines observations et parfois induit en erreur. On nous dit que l'intonation est un phonème supra-segmental. En est-il ainsi ? A la lumière de ce que nous avons vu jusqu'ici, il semblerait qu'il n'en est rien. L'intonation et la prosodie ne sont pas des phonèmes supra-segmentaux mais au moins co-segmentaux, dans le sens où ils ne viennent pas s'ajouter à des segments préexistants mais se co-réalisent avec eux. Il n'y a pas de message segmental sans prosodie et intonation. Mieux : il y a des intonations qui ne sont pas portées par des segments ayant valeur phonologique, mais elles transmettent des messages intelligibles quand même. Une interrogation, une exclamation, voire une négation et même un acquiescement en tant que tels peuvent être transmis par des intonations dépourvues de segments phonologiquement pertinents dans la langue en question quelle qu'elle soit. Le nouveau-né distingue l'intonation de sa langue maternelle dès quatre jours après sa naissance (Hirst et Di Cristo, Introduction). Peut-on affirmer dès lors qu'il s'agit d'un phonème supra-segmental dans un quelconque sens véritablement linguistique ? On dit souvent qu'une phrase a une intonation. Au risque de caricaturer, on est tenté de dire que c'est l'intonation qui a une phrase. L'intonation transmet des messages par elle-même, comme on le comprend lorsqu'on regarde un film en langue étrangère ou que l'on communique avec un bébé, voire avec un animal. Pour comprendre son importance, que l'on pense à l'image d'un cheval. On peut dire que l'animal est ambigu, puisqu'il peut s'agir d'une jument aussi bien que d'un cheval. Or l'animal lui-même n'est en rien ambigu, c'est l'un ou l'autre ; l'ambiguïté n'est due qu'à la représentation qui en est faite. Il en va ainsi des représentations d'énoncés ne tenant pas compte de l'intonation : ce n'est pas l'énoncé qui est ambigu mais sa notation graphique. Analyser des énoncés sans tenir en compte l'intonation revient à faire de la zoologie à partir de tableaux animaliers.

2. La *parole* est analysée à partir de la *langue*. Ce qui est divergent est considéré comme une réalisation individuelle, fortuite, passagère, concrète, syntagmatique, d'une réalité sociale, structurelle, permanente, idéale, paradigmatique. En des termes voisins, employés par l'école générativiste, la « performance » est analysée à partir de la « compétence ». Cette dernière ne connaîtrait que des structures « well-formed », alors que toutes les autres seraient « ill-formed » et n'appartiendraient qu'à la performance.

3. La pragmatique est analysée à partir de la syntaxe. Aussi, lorsqu'une tournure pragmatique diffère d'une structure syntaxique considérée comme correspondante, c'est cette dernière qui sert d'étalon à l'aune duquel on analyse la première.

Ces pratiques sont dues, au moins pour partie, à la persistance de la tradition scolaire. Ce que l'on apprend à l'école n'est pas à parler mais à écrire, d'où il s'ensuit que ce qui est appréhendé comme objet digne d'apprentissage (et d'enseignement), et donc aussi de recherche, est la *langue* écrite et non pas la *parole* dite; or la *langue* s'écrit en respectant des conventions graphiques, syntaxiques, etc. qui deviennent de ce fait l'étalon de toute analyse ultérieure, fût-elle celle de la «*langue* parlée». Toutes les traditions grammaticales ont été à l'origine motivées par un souci normatif et ont commencé par l'étude de textes écrits prestigieux.

Le linguiste qui s'habitue à travailler sur des langues parlées, sait par expérience que les réalités linguistiques existent en termes phonétiques et non pas graphiques, temporels et non pas spatialisés; l'élément censé être disloqué - si dislocation il y avait, ce que l'on vient d'infirmar - est donc émis (et non pas écrit) avant ou après (et non pas à gauche ou à droite) le reste de l'énoncé. La terminologie véhicule une conception hiérarchique: si le modèle est syntaxique, mettons SVO, et qu'il faut une dislocation pour obtenir un agencement pragmatique en Th-Rh, c'est que la syntaxe précède la pragmatique. Ce qui est faux. «Today's morphology is yesterday's syntax» (Givón 1971), mais «Yesterday's syntax is the previous day's pragmatics» (Kirtchuk 1993, 1995).

Il y a, certes, une pragmatique en aval de la grammaire, mais il y en a une en amont aussi, et c'est même un besoin pragmatique – celui de communiquer – qui est à la source de la faculté langagière elle-même (en ce qui nous concerne ici, cet aspect pragmatique et biologique se manifeste par le rapport iconique entre la position première de l'élément thématique et son rôle de support). «The adult has never forgotten his first-acquired communicational skill, the Pragmatic Mode. He simply added onto it, via the gradual rise of the Syntactic Mode» (Ochs 1979). Il en va de même pour les aspects évolutifs, ontogénétique (voir aussi Tomasello 2002) et phylogénétique (Kirtchuk 1993) des réalités linguistiques, ainsi que pour leurs aspects dynamiques, diachronique (voir aussi Shibatani 1991) et synchronique (comme on vient de le voir).

Ni la faculté langagière ni les langues particulières ne se résument à leur structure, relativement récente à tout point de vue et mouvante en permanence, constituée d'un sous-ensemble de règles, afférentes au calcul, et

d'un sous-ensemble de formes, afférentes à la mémoire, à savoir, respectivement, la grammaire et le lexique. Le langage n'est pas comparable à une montagne avec la structure comme sommet, mais à un iceberg avec la structure comme partie émergée.

Références

- BLANCHE-BENVENISTE, C., 1995, "De quelques débats sur le rôle de la langue parlée dans les évolutions diachroniques", *Langue Française* 107, p. 25-35.
- , 2002, La dislocation, tournure ancienne et moderne. Conférence prononcée à l'Université de Tel-Aviv le 4 Juin 2002.
- BLASCO-DULBECCO, M., 1999, *Les dislocations en français contemporain. Etude Syntaxique*, Paris, Honoré Champion.
- BOLINGER, D., 1986, "Intonation and Emotion", *Quaderni di Semiotica* 7, p. 13-21.
- BOUVET, D. et M. A. MOREL, 2002, *Le ballet et la musique de la parole. Le geste et l'intonation dans le dialogue oral en français*, Paris-Gap, Ophrys.
- COYOS, J.B., 2002, "Parcours de type passif et de type antipassif en basque souletin parlé actuel", *Bulletin de la Société Linguistique de Paris*, XCVII fasc.1, p. 283-314.
- DANEŠ, F., 1964, "A three level approach to syntax", *Travaux linguistiques de Prague I*, p. 267-280.
- , 1974, "Functional sentence perspective and the organization of the text". *Papers on Functional Perspective*, La Haye. Mouton, p. 106-128.
- DI CRISTO, A., 2000, "Le Français", in Hirst, D. & A. Di Cristo A. (eds), *Intonation Systems*, Cambridge University Press.
- DIXON, R. M. W., 1994, *Ergativity*, Cambridge University Press.
- DURAND, M., 1946, *Voyelles brèves et voyelles longues*, Paris, Honoré Champion.
- FIRBAS, L., 1964, "On defining the theme in functional Sentence Analysis", *Travaux linguistiques de Prague I*, p. 267-280.
- FREI, H., 2001 [1929], *La Grammaire des Fautes*, Genève, Slatkine.
- GIVÓN, T., 1979, "From Discourse to Syntax : Grammar as a Processing Strategy", in Givón (ed.), *Syntax and Semantics : Discourse and Syntax*, New York. Academic Press, p. 81-112.
- GIVÓN, T., (ed.), 1979, *Syntax and Semantics : Discourse and Syntax*, New York, Academic Press.
- HÉROARD, J., 1606 [1995], *Journal du Médecin de Louis XIII*, Paris, Fayard.
- KIRTCHUK(-HALEVI), P., 1993, *Deixis, anaphore, accords, classification : morphogenèse et fonctionnement*, Lille, ANRT.
- , 1995, "Deixis, anaphore, 'pronoms' : morphogenèse et fonctionnement". *Les Classes de mots, Traditions et Perspectives*, Basset L. et M. Pérennec (eds), Lyon, P.U.L., p. 169-205.
- , ms. *Etextos en Quichua Santiagueño*.
- LAMBRECHT, K., 1987, *Topic, Focus and the Grammar of Spoken French*, University of California, Ann Arbor Dissertation International.
- LAZARD, G., 1991, Questionnaire. *Actances* 5, Paris. RIVALC-CNRS, p. 5-102.
- MENNECIER, Ph., 1991. Le Questionnaire et quelques réponses : L'esquimau. *Actances* 5, Paris. RIVALC-CNRS, p. 5-27.
- MOREL, M. A. et L. DANON-BOILEAU, 2001, *Grammaire de l'intonation*, Gap. Ophrys.

- PILOT-RAICHOOR, Chr., 1991, Le questionnaire et quelques réponses : Le Badaga, *Actances* 5, Paris, RIVALC-CNRS, p. 67-102.
- OCHS, E. 1979. "Planned and unplanned discourse", in Givón (ed.), *Syntax and Semantics: Discourse and Syntax*, New York, Academic Press, p. 51-80.
- POTTIER, B. 2000, "Représentations mentales et catégorisations linguistiques", *BIG* 47, Louvain-Paris, Peeters.
- SHIBATANI, M. 1991, "Grammaticization of Topic into Subject", in Traugott E. C. and B. Heine (eds.) *Approaches to Grammaticalization*, Amsterdam, Benjamins, p. 93-133.
- TOMASELLO, M. 2002. "The emergence of grammar in early child language", in T. Givon and B.F. Malle (eds.) *The Evolution of Language from Pre-Language*, Amsterdam ; Benjamins, p. 309-328.

Abréviations

ABS	absolutif	F	féminin	PL	pluriel
ACT	actant	FUT	futur	PRÉT	prétérit
ALL	allatif/bénéfactif	IMPF	imperfectif	PR.N	pronom neutre
ART	article	IMV	impératif	PTCP	participe
AUX	auxiliaire	INSTR	instrumental	QAL	forme verbale de base
CNST	état construit	LOC	locatif	REL	relatif
DAT	datif	M	masculin	RÉS	résultatif
DÉF	défini	NOM	nominatif	SG	singulier
DER	dérivatif	PART	partitif	SUBJ	subjonctif
ERG	ergatif	PASS	passif		
GÉN	génitif	PF	perfectif		

